

Croire en Jésus le Christ sauveur

♦ RÉMY KUROWSKI

Sans prétendre vouloir traiter dans cet article la totalité de la problématique que le titre trop vaste pourrait, à tort, induire, nous allons dans une première partie nous contenter de rappeler quelques grandes lignes de l'enracinement biblique et suggérer le développement de la compréhension au fil des siècles de cet article du *Credo*. Ceci sera un point d'appui suffisant, nous l'espérons, pour confronter dans une seconde partie cette affirmation avec la société occidentale contemporaine.

« Je crois en Jésus-Christ. » Ce constat, les chrétiens le tiennent pour vrai. Mais comment ? Chacun peut y mettre ce qui lui ressemble ou plutôt ce qui correspond à sa conviction. Et si la conviction n'était pas assurée ? Croit-il ou ne croit-il pas ? Et si son positionnement était composé des éléments qui proviennent de deux réservoirs de savoir distincts : ce que les chrétiens ont toujours tenu pour vrai, et ce que chacun, à sa façon bien singulière, tient pour vrai, sans trop savoir comment faire le lien entre les deux, voire même sans se poser la question !

Jésus-Christ, un obstacle ou un chemin ? Et même, un chemin n'est-il pas semé d'embûches ? Pour qui et comment ? Opposer l'homme Jésus au Christ de la foi ? Pourquoi ceci est-il si tentant ? Et si on pouvait s'arrêter sur ce qui est de moi à lui sans attendre au retour ce qu'il y a de lui à moi ? Une relation interpersonnelle, est-elle le mode plénier pour l'aborder ? Est-on obligé d'aller jusque-là pour se considérer dans le vrai ?

Je crois, nous croyons : le passage est-il nécessairement assuré par et dans l'Église ? Le Christ oui, l'Église non ! Si Dieu révèle son amour dans Jésus, pourquoi n'est-il pas allé jusqu'au bout de cette révélation ? Le monde en serait totalement transformé. Et si, sous la figure du Christ Messie, ne se cachait qu'une posture de solution au problème du monde sans en avoir les moyens ? Une grande illusion serait-elle donc préférable à la lucidité froide d'un monde sans solution autre que celle que l'homme y apportera ? Et tant pis, si elle est accompagnée de tant de souffrances nouvelles qui en ajoutent à celles que l'on voudrait, sinon éradiquer, tout au moins faire diminuer. Entre en faire un support des actions purement humaines et la mystique comme mode de relation interpersonnelle, face au postulat « Je crois en Jésus-Christ », le cœur balance.

Sans prétendre vouloir traiter dans cet article la totalité de la problématique que le titre trop vaste, pourrait, à tort, induire, dans la première partie, nous allons nous contenter de rappeler quelques grandes lignes de son enracinement biblique et suggérer le développement de sa compréhension au fil de siècles.

Jésus-Christ : un nom double

Jean-Pierre, Marie-Ombeline, Paul-André, Anne-Laure, les exemples ne manquent pas, le double prénom dit quelque chose de la double identité. Pour quelqu'un qui vient d'une sphère culturelle qui n'est pas vraiment marquée par une telle tradition, le fait interroge, rien que par le fait qu'au lieu d'un prénom il faille retenir les deux pour une seule et même personne. Le cas de Jésus-Christ, bien que l'on soit coutumier du fait, ne fait pas échapper à la règle, même si les deux mots n'ont pas la même valeur. Car si Jésus est un nom de personne, Christ est un nom de fonction. L'Église primitive procède à cet accollement en mettant ainsi en exergue le lien entre une *personne historique* et le *titre proclamé par les croyants*. Et si nous connaissons aujourd'hui Jésus de Nazareth, c'est à cause de ce qu'il a été et continue à être pour les croyants en tant que Christ, c'est-à-dire en vertu de la mission qui lui est reconnue. Mais, une première mise en garde s'impose : toute présentation qui absorbe l'un des deux termes dans l'autre réduit indûment l'Évangile. Avant donc de dire « Je crois » il faut bien identifier ce double nom. Le mouvement qui mène à connaître Jésus est celui de la contemplation priante en vue de *rencontrer un Vivant*.

Là, une double difficulté surgit, celle du rapport au Jésus de l'histoire dans tout ce qu'il a fait (Jn 21, 25) et celle du rapport à Jésus au présent de la vie du croyant qui rencontre un (autre) Vivant. Les deux sont réunies dans cette question que lui-même pose à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » (Mt 16, 15). La réponse est : Jésus de Nazareth est le Messie. Il n'est pas un rabbin ordinaire qui explique les Écritures, il enseigne avec autorité (Mc 1, 22). Se convertir à Dieu, c'est suivre Jésus, c'est se décider pour ou contre. La décision à son égard conditionne l'avenir au point que « heureux qui ne sera pas scandalisé par moi » (Mt 11, 6). Son comportement dérouté. L'idéal d'amour absolu qu'il propose bouscule. La joie est promise à ceux qui découvrent le trésor. Il a un comportement qui révèle peu à peu son identité profonde, sans pour autant prendre l'initiative de se révéler comme envoyé de Dieu, Messie, Fils de Dieu, Fils de l'homme (les titres qui se trouvent dans les Évangiles sont équivalents). Face à la mort ignominieuse, la foi pascale cherche dans les Écritures le sens qu'elle peut avoir.

Comprendre Jésus comme Christ

Pendant sa vie terrestre, Jésus avait, de façon voilée, interprété son sort à l'aide de la prophétie du serviteur souffrant et exalté (Ac 3, 26, voir Is 42). En effet, à la question posée – pour vous qui suis-je ? – les disciples ne peuvent pas répondre correctement avant que Jésus, mort en croix, ne se manifeste à eux, vivant par des apparitions. C'est alors qu'ils découvrent le sens de la vie, ils le découvrent par et dans le mystère de la personne de Jésus de Nazareth. Ainsi est née en eux la compréhension de Jésus comme Christ, Messie. Ce Jésus élevé au ciel, c'est le Seigneur et Christ, le premier-né de toute créature. Jésus se révèle comme Christ, homme de Nazareth dans son mystère singulier. Concluons avec le *Dictionnaire du vocabulaire biblique* qui termine la présentation de Jésus-Christ en ces termes :

Les présentations du mystère de Jésus de Nazareth devenu Seigneur et Christ ne peuvent être ramenées à un système unique ; mais elles manifestent un mouvement unique : la volonté d'actualiser pour un milieu donné la présence de ce Jésus qui a vécu et est mort pour nous. L'orthodoxie se mesure à la solidité du lien qui unit l'interprétation chrétienne au fait de

L'auteur

Docteur en science théologique (ICP, canonique) et docteur en histoire des religions et d'anthropologie religieuse de l'Université Paris-Sorbonne (Paris-IV), Rémy Kurowski est curé des paroisses de Montmorency et de Groslay. Il enseigne l'ecclésiologie à l'Institut catholique de Paris.

On peut retrouver ses travaux, consacrés notamment à Mgr Wyszynski, ainsi que ses méditations et homélies sur www.remykurowski.com.

Jésus : « Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu » (1 Jn 4, 2) Pour s'exprimer et se communiquer, la foi naissante s'est montrée tributaire des cultures variées de son époque [...]. En s'adaptant ainsi aux différentes civilisations, l'Église amorce et préfigure toute interprétation à venir. Après le Nouveau Testament, [...] l'herméneutique poursuit son mouvement ; elle en vient, par exemple, à parler de « conscience » de Jésus, de « nature » et de personne, sans prétendre fixer à jamais l'interprétation ; aujourd'hui encore elle doit être pratiquée dans les diverses cultures où s'exprime la foi en Jésus-Christ.

Relevons ces deux constats, aux extrémités de ce passage cité, qui nous semblent constituer le point d'appui pour la deuxième partie : « Les présentations du mystère de Jésus [...] ne peuvent être ramenées à un système unique » et « Aujourd'hui encore [l'interprétation] doit être pratiquée dans les diverses

Prendre en compte le contexte socioculturel dans l'annonce, c'est être fidèle à la tradition biblique : en quoi est-ce une Bonne Nouvelle ?

cultures où s'exprime la foi en Jésus-Christ ». Prendre en compte le contexte socioculturel dans l'annonce, c'est être fidèle à la tradition biblique : en quoi est-ce une Bonne Nouvelle ? Aucune époque n'y échappe et pour la foi en Jésus-Christ, elle est même centrale.

Homme-Dieu reconnu à son aspect, à en croire la suite de la chaîne ininterrompue de témoins dans un processus de transmission bien rythmé ou à la suite d'une irruption soudaine telle que rien ne semble pouvoir contredire tant est forte sa présence ou qui, au contraire fait refuser avec vigueur d'y croire, tout ceci sollicite la foi chrétienne à l'interprétation de son lien avec la culture d'aujourd'hui. Sans vouloir prétendre nous y atteler directement, ce développement propose modestement d'entrevoir quelques contours de la mise en débat de l'affirmation « Je crois en Jésus-Christ » avec la culture actuelle, telle que cette problématique se laisse apprécier en France.

Les difficultés à croire sont nombreuses

Je crois, je ne crois pas en Jésus-Christ ; depuis certain temps, on assiste à une cristallisation de l'attitude dans l'opinion publique et les événements de ces derniers mois (la levée par le pape Benoît XVI de l'excommunication qui pesait sur quatre évêques ordonnés illicitement par Mgr Lefebvre, la déclaration de l'évêque de Recife et celle du pape en matière d'éthique sexuelle) accélèrent le processus. Relativement nombreuses sont les demandes d'être rayé du registre de baptême pour ne pas compter parmi les chrétiens, le formulaire type est disponible sur l'internet. Parallèlement, les demandes de baptême et de confirmation d'adultes continuent à croître. Dans les deux cas, le travail de vérité est en œuvre. La prise au sérieux de la non-foi en Jésus-Christ des uns et l'accompagnement catéchuménal des autres sur le chemin inverse interpelle l'Église. Car si nombreux sont ceux qui petit à petit se sont éloignés surtout de l'Église, un grand nombre de ceux-là se considèrent être du Christ.

En premier lieu, il faut mentionner le rapport à la révélation : Jésus-Christ apporterait quelque chose de transcendant, venu d'un autre monde ? Cet homme, Jésus de Nazareth, serait-il investi d'un pouvoir qui serait conféré en vertu de son identité divine ? Si tel est le cas, toutes les relations avec les autres et toutes les actions (gestes et paroles) qu'il mène exprimeraient la transcendance horizontale (élan vers l'autre) uniquement comme en référence à la transcendance verticale. « Tout ce que j'ai entendu de mon Père je vous le fais connaître » (Jn 15, 15). Croire en un tel Jésus-Christ, c'est à la fois accepter

d'être pris en compte tel quel dans sa singularité et en même temps ne pas être laissé dans la solitude que le souvenir d'une relation heureuse avec lui, portant les stigmates d'une rencontre ineffaçable, pourrait se contenter de retenir. Car cet élan vers l'autre qu'orienté Jésus suscite chez le croyant l'adhésion à lui comme à une personne. Ceci suppose une inscription dans la durée, dans l'histoire, et un compagnonnage entre deux vivants qui traversent ensemble le mystère de la vie sur terre.

Et se pose alors la question de savoir comment, lui, Jésus-Christ, est vivant au présent de la vie du croyant. Cette seconde difficulté surgit alors au cœur même du processus de l'adhésion. S'il est vivant dans mon cœur qui l'accueille comme maître et Seigneur, comme ami et Sauveur, je le garde pour moi ; et dans une relation intimiste, je m'emploie à lui être fidèle parce qu'il m'est fidèle, c'est tout du moins ce que je crois.

Avant même qu'il soit objectivement donné, il est déjà subjectivement reçu. Son irruption dans la vie du croyant est incontestable, tout comme son emprisonnement dans une relation intimiste. Cette tendance à la relation intimiste n'est pas le propre de la culture actuelle, elle y prend une forme particulière. Nombreux sont ceux qui, parmi les non-baptisés, reconnaissent dans le Christ quelque chose d'un ami et d'un Sauveur, mais le passage objectivant leur foi par le baptême et la reconnaissance du Maître, en s'instituant désormais disciple, ne semble souvent pas possible. L'élan de moi à lui est assuré, mais c'est un aller sans retour. Apparemment, car rien ne dit que la situation sera ainsi figée et que la relation ainsi constituée ne pourra pas évoluer ; d'ailleurs, la plupart du temps, elle évolue dans un sens ou dans l'autre.

**L'élan de moi au Christ est assuré,
mais c'est un aller sans retour**

La difficulté de faire le pas de plus par rapport à ce qui est déjà acquis semble s'inscrire dans un corset culturel occidental qui impose les limites à la relation à Jésus-Christ dans la foi. Ceci se constate aisément dans toutes les dimensions de l'approche pastorale : nous avons là à faire à Jésus-Christ qui, pour une grande part, est sollicité au service de la vie sociale et individuelle. Non qu'il s'en défendrait – pourrait-on supposer – mais ne peut-on mieux faire ? Car si ce Christ me révèle à moi-même mieux que moi-même, sa présence révélatrice est d'une utilité première pour moi et par conséquent pour la société dans laquelle je vis. Utile et donc utilisé, Christ comme fond de commerce utilitaire qui peut rapporter gros dans un jeu où l'on parie sur la vie et qui vaut une chandelle comme Paris valait jadis, et peut-être vaut encore aujourd'hui, une messe.

La difficulté n'est pas dans le constat de ce caractère utilitaire, mais dans le fait de s'en tenir là. La véritable conversion, ce retournement, cette nouvelle orientation de la vie coûte temps et énergie. « Avant, je disais ce qui me passait par la tête, et puis, je l'oubliais, tout allait bien ; maintenant, depuis que je me prépare au baptême, j'avoue avoir pris conscience des effets négatifs pour moi et pour les autres. » Le chemin qui est tracé par cette néophyte aujourd'hui montre la difficulté assumée à être déstabilisé et conduit. Jésus-Christ, Maître parce que l'autre se reconnaît comme disciple, croire en Jésus-Christ c'est miser sur la « dé-maîtrise » de soi, non pas au profit de la maîtrise par l'autre, mais en situation de disciple, car ni l'un ni l'autre ne sont là pour maîtriser, mais pour être ensemble. Et que c'est difficile pour tous ceux qui en ont été déçus, déçus parce qu'en se libérant de la maîtrise imposée par la religion, ils ne trouvaient en Jésus-Christ que la source de tous leurs ennuis. La liberté est aussi à ce prix, la liberté d'être

autonome, debout et non sous la curatelle de quiconque, fût-elle d'un bon génie. Elle s'exerce entre le pari de Pascal pour une vie bonne dans la foi que Jésus-Christ est vrai et dans le constat de Jean-Paul Sartre qui parachève tout un processus de l'autonomie humaine : « Même si Dieu existait, rien ne dispensera l'homme de se prendre en charge¹ ».

Or, pour beaucoup les portes d'accès à la compréhension des choses « d'en haut » sont fermées, et avec quel fracas, parce qu'avec de la souffrance, pour ne pas dire de la rage. Lorsque toutes les forces vitales du cœur et de la raison sont engagées dans un tel travail d'autodéfense, la vulnérabilité est à la mesure de la souffrance. Il est évident qu'annoncer « Je crois en Jésus-Christ libérateur » n'a pas le même écho dans les pays dits de vieille chrétienté, ou plutôt postchrétiens, que dans les sphères culturelles qui n'ont pas ce passif.

Croire en Jésus-Christ c'est l'avoir pour maître et ami. C'est ce même chemin qui marque la trajectoire du passage de l'amitié à la foi. Si la première suppose proximité et confiance partagée, la seconde met de la distance entre le croyant et celui qui est l'objet de la foi. Une des difficultés de croire en Jésus-Christ est de maintenir dans la bonne proximité (« bonne » veut dire ici la distance nécessaire pour la reconnaissance de la différence) ces deux aspects ; car ils ne sont pas statiques, puisqu'ils sont, chacun pour sa part, constitutifs de la dynamique de la rencontre que le croyant en Jésus-Christ expérimente. Le saut dans la foi semble pouvoir se faire à l'intérieur de l'amitié, comme on se promène ensemble dans la forêt, or aucune proximité ne supprime l'âpreté du saut qui, un jour, a été fait et surtout sera encore à faire lors de différents moments décisifs pour la vie, donc dans la vie, dans la souffrance et jusque dans la mort. Mais ce saut est possible dans la mesure où Jésus ami conduit au Christ du salut ; et le Christ sauveur n'est autre que Jésus de Nazareth qui a tout vécu : la vie, la mort et la Résurrection. Or, tel n'est pas le cas du croyant qui n'a vécu pour l'instant qu'une partie de sa vie, plus exactement, de par son baptême plongé dans la mort et la résurrection du Christ, le croyant apprend à vivre de la vie du Christ dans sa propre vie. Croire en Jésus-Christ prend ici figure d'une promesse dont on apprend les contours avant même de pouvoir y goûter de la vie du Vivant.

Jésus Christ, un maître et un ami

Comment cette promesse peut-elle prendre la forme d'une réalité envisagée si, d'une part, elle n'est pas goûtée et si, d'autre part, elle est, de façon multiple, remplaçable par bien d'autres. Comment dans une société où l'humanité donne le meilleur d'elle-même en termes de bien-être, croire en Jésus-Christ n'est pas un plus saupoudrant la vie du croyant d'un substrat mielleux au parfum des anges. Ceci se pose avec toute l'acuité que l'on peut lui reconnaître, dans le cas des couples qui passent à l'église : en quoi Jésus-Christ est-il le fondement de leur union tout autant que leur horizon ? Comment le fait de croire en Jésus-Christ ami et Sauveur fait-il intégrer les acquis des sciences mises au profit de sa propre compréhension et de celle des autres quand il s'agit de dénouer les nœuds qui étouffent les liens de liberté et provoquent l'asphyxie de l'estime de soi et de l'autre et des autres ? Quand on sait que, d'après les spécialistes, la quasi-totalité du comportement humain est compulsif²,

1. Voir *L'Être et le Néant* (1943).

2. Pascal Ide, *Les Sept Péchés capitaux, ou ce mal qui nous tient la tête*, Paris, Mame-Edifa, 2002.

comment cette relation se mesure-t-elle en terme de libération ? Qui sauve, le Christ ou la conscience ? La concurrence semble rude.

Comment la foi en Jésus-Christ produit-elle, comme effet constatable, la libération de la peur et de la dépendance ? Nombreux sont les récits de libération en Afrique, plus difficile semble l'exercice de l'énumération de ce type de faits en Europe. Dans les traditions africaines par exemple, le monde est conçu comme une immense réalité dont l'essentiel ne se voit pas. Ce n'est plus le cas en Europe, et ceci depuis plusieurs générations. Déjà, croire en Jésus-Christ présent bien qu'invisible, en a pris un coup, croire en son efficacité de libération s'en éloigne encore d'avantage. Puis, après tout, puisqu'il y a tant d'autres sources de libération, pourquoi se tourner plus spécialement vers lui ? Sur le marché du religieux, il y a tout ce qu'il faut pour satisfaire toutes les attentes et tous les goûts. Et surtout, faut-il attendre d'un autre que nous-même une solution à nos problèmes ?

La figure de Messie sauveur de quelque nature que ce soit, est surtout sollicitée dans les périodes de crise. Nous sommes suffisamment avertis du rapport mécanique qu'il y a entre l'une et l'autre. Se défendre pour ne pas tomber dans le piège est d'autant plus efficace que la conscience de l'impasse, pour ne pas dire du ridicule, est intacte. J'ai encore trop dans la mémoire ce visage torturé par le dégoût à l'annonce de la foi en Jésus-Christ pour ne pas exploser en point d'exclamation de ridicule. Et peu importe qu'elle provienne d'un journaliste « éclairé » ou d'un adolescent qui sait ce qu'il ne veut pas. Combien le caractère incongru d'une telle croyance se dessine sur le visage des autres et interpellent les confessants. Et si la difficulté de communiquer la foi en Jésus-Christ était insurmontable, quelle est en effet la capacité de l'annonce que les croyants mettent à leur disposition compte tenu du contexte socioculturel donné ?

Qui sauve, le Christ ou la conscience ? La concurrence semble rude

Que ces paroles empruntées à Louis Sintas³, qui consacre son article à la présence du Christ sauveur dans l'eucharistie, servent de transition finale :

L'incroyant est-il définitivement interdit de toute rencontre avec le sacrifice de la croix et la divinisation de Pâques ? Pas du tout ! En effet, lorsqu'à l'intention des croyants, le Christ institue l'eucharistie comme signe efficace, comme sacrement de son « sacrifice-divinisation », il institue par-là même le corps et l'humanité (individuelle et sociale) du croyant « eucharistié » comme signe visible de sa présence. Celui qui communie devient lui-même corps du Christ, visible par tous. « Je ne vis plus, dit encore Paul, mais c'est le Christ qui vit en moi. » D'où la grande question qui se pose au croyant chrétien, la seule qui devrait nous préoccuper : sommes-nous, dans le réel de nos vies individuelles et communautaires, des signes interrogateurs et enthousiasmants de la présence du Seigneur pour ceux que nous rencontrons ?

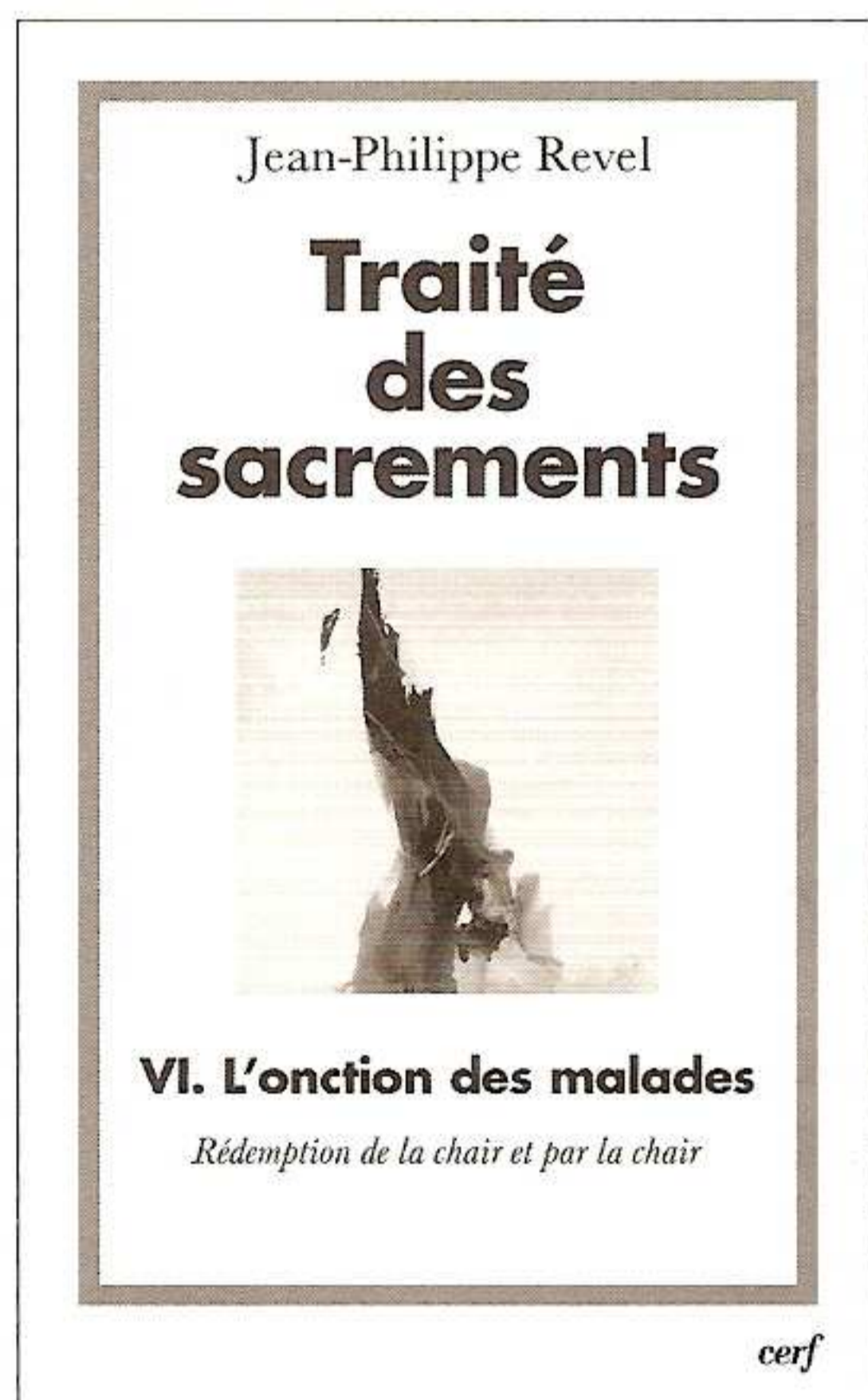
C'est comme si l'on disait que celui qui est dans la foi rayonne de joie, et c'est une Bonne Nouvelle dans le voisinage de la vie. Mais du témoignage à l'efficacité visible la distance est grande. « Je croirais en Jésus-Christ si tous les autres y croient avant moi », déclarait un jour un jeune homme lors d'une préparation au mariage. Il voulait bien être le dernier. Le principe le plus minimaliste qu'il soit et qui exprime la condamnation à l'impossible. Et si, dans sa déclaration, il faisait appel à cet idéal dont rêvent tant d'observateurs

3. « Dieu à l'épreuve de l'homme, la présence réelle », dans *Christus*, n° 189 (janvier 2001), p. 68.

et de futurs chrétiens, que dis-je, disciples du Christ possibles ? « Cela me fait du bien de vous entendre parler de l'amour de Dieu par Jésus-Christ », déclare une autre, non baptisée. Il n'est pas impossible qu'elle aurait exprimé la même joie au contact avec un autre facteur unificateur de sa vie.

« Pour la prochaine fois vous lirez un des quatre Évangiles, peu importe lequel, regardez la vie de Jésus son message, ses difficultés, ses attitudes, ce qui vous y attire ou vous repousse, ne négligez ni l'un ni l'autre. Nous en reparlerons. » C'est ainsi que les futurs mariés, chrétiens ou pas, croyants ou pas, pour la plupart du temps mis en contact pour la première fois avec le récit complet de la vie de Jésus, découvrent à la fois qu'ils sont pétris de culture biblique telle qu'elle a façonné les mentalités ambiantes et continue à le faire encore aujourd'hui et dans le même mouvement ils mesurent pour la quasi-totalité d'entre eux que, tout compte fait, ils sont très loin de ce mystère qu'ils pressentent en Jésus-Christ.

P. RÉMY KUROWSKI



Profondément enraciné dans les innombrables guérisons de malades qui jalonnent l'évangile et dont Jésus lui-même affirme qu'elles sont le signe des temps messianiques et de l'avènement du Royaume, le sacrement des malades a ceci de particulier qu'il manifeste que le salut apporté par le Christ ne s'adresse pas seulement à l'esprit ou au cœur, mais intéresse également le corps.

C'est précisément cela qui a dérouté les théologiens et les a conduits à méconnaître la spécificité de ce sacrement pendant une longue éclipse, allant de la réforme carolingienne à Vatican II, durant laquelle, sous le nom d'extrême-onction, il n'a plus représenté qu'un substitut du sacrement de pénitence à l'approche de la mort, en délivrant des dernières séquelles du péché ou même en pardonnant les fautes que le moribond n'a plus les moyens de confesser.

Il est temps de retrouver la véritable signification du sacrement des malades, qui est la rédemption du corps et par le corps, en vertu de la proximité de la souffrance physique avec la Croix du Christ. D'une part, le Christ souffrant « prend sur lui nos infirmités et se charge de nos maladies », la puissance de sa résurrection nous apportant une grâce de réconfort et allant parfois jusqu'à nous guérir, comme une ébauche et un signe avant-coureur de la résurrection de notre chair. D'autre part, le Christ donne un sens à notre souffrance en l'unissant à la sienne pour le salut du monde, nous faisant ainsi participer à son œuvre de rédemption, en « complétant dans notre chair ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église. »

Coll. «Théologies»
240 pages – 30€.
ISBN 9782204087841 – Sodis 8284310

Disponible chez votre libraire habituel
ou à défaut à la Librairie du Cerf • 29 bd La Tour-Maubourg - 75007 Paris
(frais de port en sus)

Les éditions du
cerf
Distribution
SODIS